Les deux monuments

Autor(en): **Krieg, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **13 (1862)**

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549577

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

notre Société ne s'est point ralenti. Elle donnerait par là un bel exemple à tout le canton. Nous osons mieux encore vous adresser cette demande aujourd'hui, vu que la publication de la biographie de Juillerat a nécessité, cette année, des dépenses extraordinaires, que nous n'aurions pas été dans le cas de faire, si quelques amis de M. Juillerat ne s'étaient cotisés pour verser dans notre caisse un subside de 150 fr.

Voilà, Messieurs, un résumé bien restreint et incomplet du mouvement artistique qui s'est opéré cette année dans notre patrie. Veuillez l'accepter avec indulgence, et m'excuser d'avoir tant abusé de votre temps.

POÉSIES.

LES DEUX MONUMENTS.

1.

Il est dans ce vallon, dans les lieux où nous sommes,
Des siècles reculés deux anciens monuments :
L'un est un temple saint bâti par de saints hommes,
L'autre un castel détruit par la foudre et les vents.

Le même siècle aux deux a donné l'existence.
La prière et la foi cherchèrent l'Éternel ;
L'esprit des temps chercha la guerre et la vengeance :
Là c'est un vil repaire, ici c'est un autel.

Imier depuis longtemps reposait sous les dalles ;
Pourtant dans quelques cœurs son nom était resté :
Et les Hongrois païens, cohorte de Vandales,
N'avaient pu l'arracher de ce lieu dévasté.

Un jour, du sol romand la chère souveraine,
Humble femme, à sa selle attachant son fuseau,
Pour aider ses sujets parcourant son domaine,
Du saint, mort dès longtemps, visita le tombeau.

Et près de sa cellule, adorable relique,
Inclinant son front pur et ployant les genoux,
Elle offrit au Seigneur la vieille basilique
Qu'un pieux souvenir vénère parmi nous.

II.

Tout le reste était mort dans la triste vallée;
Alors d'un fier manoir la tête échevelée
S'élança des sapins sur le penchant des monts.
D'un haut rocher à pic il occupa l'enceinte,
Et sa tour dessina, comme une blanche pointe,
Son profil sur les bois profonds.

Au-dessus s'étendait d'étages en étages,
Depuis la combe noire aux vastes pâturages,
Le Chasseral rocheux balayé par les vents;
Et les nobles pillards perchés dans leur repaire,
Ainsi que des faucons s'élançant de leur aire,
Détroussaient les riches passants.

Et dès lors, dans la nuit, quand grondait la tempête,
Aux hurlements des vents, aux cris de la chouette,
Le vieux manoir mêla le bruit de ses festins.
Et quand la cloche sainte appelait à l'église,
Ses habitants moqueurs, dans leur enceinte grise,
Ricanaient comme des lutins.

« A la plèbe est le temple, aux moines la prière;
» Aux nobles sont les jeux, les armes et la guerre;
» A nous la folle orgie avec de gais amis.
» Car nos murs sont épais, le roc inaccessible,
» Nos armures de fer; l'oubliette terrible
» Ne rend jamais nos ennemis.

» L'hiver peut enterrer le château sous la neige:
» Nous ne redoutons point l'orage qui l'assiège;

» En vain le feu du ciel frapperait à l'entour.
» Notre manoir encore élèvera ses têtes
» Quand l'église là-bas aura perdu ses fêtes,
» Quand on ne verra plus sa tour. »

III.

Maintenant tout est bas, murs, donjons et tourelles!
L'épervier de nos bois vient reposer ses ailes
Sur les derniers débris du castel arrogant;
Et son fragment de tour n'a pas même le lierre
Pour couvrir son ciment et garantir sa pierre
Des morsures de l'ouragan.

Et comme une ombre vaine, au flanc de la vallée,
Vieux géant mutilé, tombé dans la mêlée,
Il jette un long regard sur le champ du trépas.
Il avait des amis debout sur les collines,
Mais ils sont endormis, et, du sein des ruines,
Hélas! ils ne se lèvent pas.

Pourtant il les appelle : Où sont-ils, les superbes?
Tavannes! Enseveli sous la ronce et les herbes.
Rondchâtel! Pan de mur croulant de vétusté.
Corgémont! Ignoré du laboureur qui passe.
Sonvillier! Dont le temps n'a laissé nulle trace
Et dont le nom seul est resté.

Mais si des chevaliers la demeure est déserte,
Le Seigneur protégea les saints parvis de Berthe,
Et par-dessus nos toits s'élève leur clocher.
Il est encor entier, le nid de la colombe,
Et le temps dispersa, comme fait une trombe,
Le nid d'aigle sur son rocher.

Mystère solennel, la maison de prière
Résiste sans effort à sa dent meurtrière.
Où trône le Seigneur, les siècles sont des jours!
Les manoirs crénelés ont perdu leurs murailles,
Et l'humble autel survit aux héros des batailles
Qui sont endormis pour toujours!

IV.

Peuple de ce vallon, la leçon est sévère !
La gloire n'est qu'un mot, la richesse éphémère
Nous creuse un vide au cœur que rien ne peut combler.
Nous faisons des palais, et Dieu nous les renverse,
Ainsi que des roseaux broyés par une averse
Et qu'un souffle faisait trembler.

Maintenant choisissons. Qu'aurons-nous pour symbole ?
Le Dieu qu'honora Berthe et sa sainte parole ;
La ferme confiance aux heures du danger ;
Le respect de nos lois, des mœurs simples et pures ;
La concorde et l'amour, les meilleures armures
Contre le despote étranger ?

Alors les biens perdus dans de honteuses heures
Reviendront au foyer de nos tristes demeures ;
Rien ne troublera plus notre prospérité :
Alors nous braverons les crises et la guerre,
Toujours forts et debout, comme ce temple austère,
Que neuf siècles ont respecté !

Mais si notre modèle est le repaire immonde,
Où des seigneurs d'Erguel la troupe vagabonde
Ecrouait les marchands échappés à ses coups ;
Si le vice honoré, la débauche encensée,
La famille détruite et l'ivresse insensée
Lèvent la tête parmi nous.....

Si la voix de l'airain qui sonne la prière
Arrache un cri de haine à notre cœur de pierre,
Comme à la race éteinte en son donjon maudit,
Craignons, frères, craignons qu'un mal qui se prolonge
N'attaque pour toujours, comme une dent qui ronge,
Votre éclat qui déjà pâlit.

V.

Oh ! si du vieux château, quand l'orage le frappe,
Sous la pluie et les vents quelque lambeau s'échappe,

Jusqu'au jour rapproché qu'il n'en restera rien,
« Relève-nous, mon Dieu ! car mon âme t'implore ;
» Abats le vieux manoir, mais laisse-nous encore
» Ton temple, notre meilleur bien. »

1er octobre 1861.

A. Krieg.

LE BERCEAU VIDE.

Je t'ai revu là-haut, sous les tuiles, dans l'ombre,
Cachant ton bois vieilli sous un long voile sombre,
Pauvre berceau découronné !
Je t'ai revu là-haut, avec ton nid de plume,
Tes petits oreillers que la poussière enfume,
Et puis mon cœur a frissonné !

Un jour, c'était alors dans les jours de ta gloire,
Tu régnas parmi nous, quand sous l'alcôve noire,
Tu gazouillais comme un oiseau ;
Fier de ton beau duvet, la bouche demi-close,
Tu semblais nous sourire avec ton voile rose ;
Et nous t'aimions, petit berceau !

Pour toi les beaux rubans, les couronnes de fête
Alors, et les doux soins d'une mère inquiète,
Et la prière de son cœur !
Alors tu rayonnais de bonheur et de grâce,
Balançant comme un cygne avec le flot qui passe
Ton front souriant et vainqueur.

Maintenant, pauvre meuble exilé sur la terre,
Tu n'entends plus là-haut, poudreux et solitaire,
Que les longs cris de l'ouragan ;
Et tu sembles flotter, vide, sur le rivage,
Comme un nid d'alcyon secoué par l'orage
Dans les vagues de l'océan !